

OK WARRIOR

Viviane Campomar

Cahin caha tes filles. Il a bien fallu. Elles ont manqué d'engrais, poussé de travers, petites feuilles tachetées de roux dès la naissance. Et maintenant, tu vois, à mon tour j'ai besoin d'une canne. Oh je tiens la route, ne t'inquiète pas pour moi, ni pour Colette qui a ressuscité depuis longtemps.

Cahin caha la vie. Toi, tu resplendissais.

Pas étonnant, une dure à cuire comme toi.

Deux bons millimètres d'écailles de serpent sur ton épiderme glacé. Ton imperméabilité légendaire à toute émotion. Ton insensibilité à la douleur.

J'arrive à l'entrée du couloir au moment où madame D., la fille de madame Blondin, pianote son code tout en s'appuyant sur sa canne. Vous tombez bien, Marguerite, me dit madame D., j'ai dû me tromper de code. Dans cette unité, pas d'évasion possible :

seules les familles ont accès au sésame. Bientôt les filles seront aussi déformées que leurs mères et il faut qu'elles assurent quand même ! Je cherche à faire sourire madame D., votre mère m'a encore demandé hier : quand est-ce qu'elle vient, maman ?

Tu en as de la chance, avec des perles comme Marguerite. C'est rarissime. Des établissements associatifs il y en a peu. Colette et moi, nous avons persévéré pour t'y faire entrer. Enfin... Colette de loin, puisqu'elle est repartie depuis belle lurette au Maroc, dans le sillage de la nourrice de notre enfance, Ibtissama et son amour aussi doré qu'un miel de printemps, fluide à souhait, sans elle que serions...

Maman ! Tu m'appelles maman, maintenant, c'est le monde à l'envers ! Ta propre mère te manquerait-elle ? Je me souviens de cette grand-mère dévouée, ton antipode, toute en abnégation – la génération des femmes inexistantes.

Marguerite c'est une crème comme ma grand-mère. À ce que je devine depuis plusieurs semaines. Jamais une anecdote gratuite, elle ne rapporte que des moments vécus-partagés. C'est sa vision de la vie. Elle croit à la dignité humaine, inébranlable, trouve de l'humain dans les moindres fissures. Toi, tu l'insultes, tu as toujours aimé ça, les insultes. Marguerite rit comme la chevelure d'eau d'une rivière estivale, jusqu'à ce que tu baisses les armes.

Avant ton transfert ici, là où tu es restée un an, c'était le personnel qui t'insultait. Qui te laissait macérer dans ta merde tout en se plaignant à la médecin-chef. Une femme insensible, qui justifiait l'injustifiable avec une mauvaise foi flagrante. Avec un boulot si mal payé et des soins à faire à la chaîne, on peut quand même pas demander aux aides-soignantes d'être attentionnées, non ? (Ah bon ? alors pourquoi dans les établissements associatifs les petits vieux sont-ils respectés ?) Côté hygiène votre mère est un désastre – nez pincé, la règle prête à frapper le bout des doigts –, elle en met partout, partout ! – strident, le dernier partout, mais je ne me recroqueville pas de honte, j'attends. Les couches, ça ne suffit plus – j'attends, je ne dis rien, fermée devant sa moue de dégoût. Il faut que vous lui achetiez des grenouillères.

Des grenouillères ?

Je ne sais pas ce que c'est.

Les couches, si. Cette belle ironie. Ibtissama m'a raconté, des années plus tard. Cette blessure-là ne cicatrisait pas dans sa mémoire, il lui semblait qu'elle nous devait cette vérité-là, cette vérité bien trop lourde pour elle seule. Alors l'été où Colette et moi, nous avons eu dix-huit ans, cet été où nous avons cassé nos tirelires pour retourner voir Ibtissama – la ville de notre enfance, le Maroc en lui-même nous nous en moquions, notre enfance ne convergeait que vers Ibtissama –, cet été-là, Ibtissama nous a raconté les couches. Nous débordions dans ses bras et nous pleurions ensemble et Ibtissama hoquetait ses histoires. Le

couple français qui l'avait prise à son service. La jeune femme qui s'était mise, brusquement, à faire du sport de manière intensive, courir à toute allure en longeant le mur du jardin, sauter à la corde. Sauter à la corde frénétiquement. Mais ça n'a pas passé, dit Ibtissama. Vous êtes arrivées quand même, deux petites maigrichonnes blotties l'une contre l'autre. C'est moi qui vous donnais les biberons. Et qui vous changeais les couches, pendant deux ans. De tôt le matin jusqu'à tard le soir. Mais pas le week-end : le samedi et le dimanche, j'avais congé, je pouvais m'occuper de ma famille. Et quand je vous récupérais le lundi matin, je retrouvais sur vous la couche du vendredi soir. Vos yeux de caméléon fané.

Cette femme mauvaise qui rit de ta merde, ne pense qu'à te punir d'exister, qu'à te foudroyer comme si tu étais responsable de son poste médiocre, que sait-elle des couches ? De quel droit ourdit-elle une vengeance contre toi, elle qui ne devrait veiller qu'à ton bien-être et à ta bonne santé ? Son rictus d'Hippocrate, mélange d'indifférence et de haine. Je garde un visage impassible, impénétrable.

Des grenouillères ?

La médecin-chef s'impatiente, oui, vous savez ! ce qu'on met aux bébés par-dessus leur couche. Comme ça elle ne pourra pas se défaire.

(Elle. Tant de mépris dans un simple pronom personnel.)

Non je ne sais pas. Pas eu de gosses, pas plus que Colette. Inutile d'encombrer la planète, avons-nous décidé tacitement. Décroissantes avant l'heure, les boomer sisters, certains pourraient en prendre de la graine, qui épandent leurs jugements comme un fumier bien frais. Des grenouillères : inconsciemment, j'entrevois ce que ça pourrait être pour adulte. Une camisole des parties intimes. Le corps muselé, qui pourra baigner pendant des heures dans ses déjections, les sanctuaires souillés. Tandis que la tête : complètement déglinguée, les traitements musclés n'arrangent rien.

Sur le moment, la sidération mêlée à la peur de te nuire. Mon cerveau pédale – des grenouillères ! le déni est un moteur puissant. Le raisonnement, je me le tiendrai après. Si je proteste, devant cette médecin-cheffe, qui sait quels nouveaux sévices on t'infligera dès que j'aurai le dos tourné.

Ne rien dire – je sais, j'ai souvent expérimenté, et avec toi précisément – : agir. J'appelle Colette, longuement. Nous réfléchissons ensemble. T'imposer les maltraitements de notre enfance, à quoi cela servirait-il ? Puisque rien ne s'efface. Avec le goutte à goutte d'Ibtissama nous avons survécu. Il faut te soustraire aux business women qui te monnaient, avant que ton corps ne se dissolve, déjà que tu ne cesses de maigrir – ni grives ni merles dans ton assiette, des bénéfiques pour madame la directrice. Dans cette maison tu as testé le vrai sadisme – on dit maison ! suave hypocrisie, pourquoi pas *sweet home*, tant qu'on

y est. Repas supprimés, toilettes bâclées et humiliantes, *a posteriori* je déchiffre les indices, pas de preuve bien sûr.

La vieille maman Blondin déteste rester dans sa chambre. De sorte que dans le salon, je peux les observer, mère et fille. M'interroger tout en m'affairant. C'est toujours la même chose : comment reconstituer une histoire à partir de quelques gestes tremblés, de conversations atrophiées. Madame D. sourit beaucoup, ne rit jamais. Il paraît qu'elle a une jumelle à l'étranger. Qu'est-ce qui a pu se tisser entre ces trois-là ? Parfois je suis une archéologue des relations familiales, beaucoup de terre envahissante, des fouilles ingrates et secrètes, et à peine quelques vestiges se désensablent-il qu'il faut vider la chambre, changer de famille. À propos, je ne leur ai pas encore donné le questionnaire !

Encore une heure avant le dîner, tout le temps qu'il faut pour remplir ces feuillets que Marguerite vient de nous tendre. C'est l'occasion rêvée : tu es d'excellente humeur. Tu souris à tout, tu approuves, tu discuterais même un peu. De tels moments d'échange, il n'y en a pas eu beaucoup, autant en profiter ! J'ai toujours su grignoter chaque instant de bonheur et j'honore chaque bouchée que tu m'offres. Même à ton insu.

Voyons voir. Jeux de motricité, atelier mémoire, gymnastique douce, peinture. Je dis oui à tout maman, c'est ça ?

Oui à toutes les activités ? Tu acquiesces avec entrain, ça fait plaisir, je le vois bien que tu reverdis depuis que tu es ici, même tes problèmes d'hygiène sont révolus, on m'a regardée avec surprise, non, rien à signaler, votre mère est encore vaillante et les activités, tu les as déjà toutes testées. Ta dextérité a provoqué l'admiration de tous : tu n'étais pas professeure de travaux manuels pour rien. Tes mains sont plus véloces que ton cerveau, elles ont gardé leurs réflexes. Et quand les travaux manuels, c'est devenu complètement dépassé dans les collèges (OK Warrior, personne ne t'aura jamais mise au placard, une battante comme toi), tu t'es réorientée vers les cours d'anglais pour l'école primaire. Des mini-pièces de théâtre à tour de bras. Tu continues sur ta lancée : tu commentes l'actualité en anglais (Ah ! quel personnage, votre mère !)

D'ailleurs, tiens, tu me parles en anglais, nous traduisons le questionnaire en anglais. C'est bien la première fois que nous discutons ensemble en anglais. Je sens bien que Marguerite est surprise, qui nous lance des petits coups d'œil amusés.

Ça doit être une complicité ancienne, la mère et ses jumelles devaient comploter ensemble en anglais. Manière de s'isoler du monde, de se retrouver dans une intimité chaleureuse quand les filles étaient gamines. Toutes trois dans leurs petits secrets. N'ayez crainte, Marguerite veille... J'espionne de loin le couple mère-fille, avant le rush du dîner. Entre madame Blondin et sa fille, le fluide passe, c'est certain.

Un moment hors tumulte. Colette rira bien quand je lui raconterai ça. Ibtissama, c'est moins sûr. Ibtissama vit auprès d'une de ses filles et grince de colère si on lui parle de toi – tout ce qu'elle a dû taire, aigre ragoût trop longtemps mijoté. Quels sont tes plats préférés ? Nous passons quelques classiques en revue, je ne te connais que quelques gourmandises, du sucré pour l'essentiel. Le chocolat le plus noir possible. Je t'en apporte chaque semaine sous toutes ses formes, tu es incapable de le garder pour le dessert, tu te jettes dessus quelle que soit l'heure. Une enfant sans le moindre interdit, je t'envie. Pour les plats je ne sais pas, tu n'aimais pas cuisiner. J'improvise, j'invente. La moussaka ? Tu sais, avec des aubergines ? Va pour la moussaka. J'écris, je souris, je récris ta vie.

Quel était ton loisir préféré ? Te dorer la pilule dans le jardin, au Maroc ? À vrai dire je ne sais pas non plus, ton loisir préféré, c'était de nous confier à notre père pour toi, avoir la paix. Je ne peux pas mettre ça dans le questionnaire. Pas assez décent. Pas dans l'esprit altruiste de cette nouvelle maison. (Avec les sadiques de la précédente ça aurait pu passer. Ici, le mot maison n'est pas galvaudé. C'est tellement incroyable.)

Tu participes, tu réponds, tu es très vivante. Je n'en reviens pas de te voir si épanouie. En quelques semaines, ta résurrection est prodigieuse, tous ceux qui enterrent les vieux aux premiers signes de sénilité devraient s'inspirer de toi. Warrior plus que jamais – un de tes mots préférés, que tu cultivais auprès de tes

élèves. Je souris : heureusement, ta Majesté ne m'impressionne plus depuis longtemps. Et c'est bien la première fois que nous réunit un semblant de complicité.

En conclusion, qu'est-ce qui vous a le plus marqué(e) dans la vie ? Je te lis la question à voix haute, sur un ton léger – Marguerite se demandera pourquoi j'affiche un tel soleil sur mon visage – certainement pas la naissance de tes filles, je me dis, encore moins l'aventure avec tes filles, qui a duré bien trop d'années à ton goût, corvées, servitude, je ris, comme je ris ! sans le moindre soupçon de reproche dans ce rire-là, je suis bien au-delà, j'ai tracé ma route comme une grande. Autant sur les petits plats je pouvais broder, autant là, je donne ma langue au chat.

Soudain ton visage s'anime, tes yeux s'agitent – sans toutefois me regarder – la Guerre !

La Guerre ? (J'entends la majuscule, je suis décontenancée.)

Tu répètes avec vivacité, la Guerre. Puis tu te tais : après une telle évidence, il n'y a plus rien à ajouter. Au demeurant, je n'ai pas besoin d'explications, je la connais, ta Seconde Guerre mondiale, toutes ces bribes que tu nous a si souvent racontées et qui s'agglomèrent d'un seul coup dans ton silence usé, tes années d'Occupation à Paris, l'éclat d'obus fiché dans le mur juste au-dessus de ta chambre, la faim, le bombardement de Villeneuve-Saint-Georges et l'incendie que vous regardiez comme un spectacle, le Nazi qui toutes les trente minutes précisément

fusillait une personne à l'entrée du métro, les petites camarades juives parties du jour au lendemain et dont tu n'as plus jamais eu de nouvelles, la peur comme une brume tenace même en plein été, le goût de racine des rutabagas mastiqués par nécessité, la faim, le bruit des bottes le soir dans la cour et les journaux aux fenêtres pour dissimuler toute lumière, la peur comme une persistance rétinienne un peu trop longue et je ne sais plus, je ne sais plus car les anecdotes sont si nombreuses qui ont secoué notre enfance, notre adolescence, qui nous ont transmis cette haine farouche de toute nouvelle guerre potentielle.

Je suis stupéfaite que rien ne s'efface, je l'éprouve une fois de plus, mais pour toi je n'aurais jamais cru. Au ralenti, ton enfance scintille dans ton regard déjà bien désert, la Guerre ? La tienne, une autre, toutes plus sophistiquées, toutes plus identiques.

Combien d'enfants cahin caha ont surmonté les traumatismes que la société s'obstine à nier.

Je reçois de front ton premier soleil.

Aveuglant.

OK Warrior, pour la première fois, tu lâches tes armes.

(En lisant ton questionnaire, Marguerite et toute la communauté associative le trouveront sans doute anodin. Joyeux, ou nostalgique. Ils ont l'habitude des personnes âgées. Un jeu, en quelque sorte.)

Cela fait plus d'un an, maintenant, que la vieille madame Blondin est parmi nous. Plus que 30 % de ses capacités cognitives, nous dit le médecin. C'est souvent comme ça. Pourtant, elle comprend très bien quand on lui parle en anglais, et avec ses mains, elle reste dégourdie. Elle a maigri, malgré les chocolats dont la gave sa fille, un bonheur de la voir dévorer comme ça. Je m'entends bien avec ces deux-là.

Ni mieux ni pire, tu vois, j'ai toujours ma canne. Je m'habitue à toi, à ce vide qui t'envahit, à tes mots qui s'effacent.

C'est la cinquième fois que tu me dis que le ciel est bleu. OK Warrior, j'approuve. (Les boomeuses, un jour, seront-elles des Warriors ?) Je crois qu'en fait, ta Guerre s'efface, et c'est tant mieux. Tiens, je t'ai apporté un éclair au chocolat.

L'AUTEURE

Tombée dans la nouvelle à l'adolescence (Tchekhov entre autres), Viviane Campomar a publié deux recueils : *Entre fleurs et violences* (éditions D'Un Noir Si Bleu), *J'irai mourir à Odessa*, éditions Paul&Mike, qui a reçu le Prix de la Nouvelle d'Angers en 2020. Une nouvelle seule : *Les étoiles de Tchernobyl* (éditions Chèvrefeuille étoilée), plusieurs romans dont *En lui, quelque chose de l'Algérie*, (2022, éditions Zonaires), des textes en revue.

Parallèlement, elle enseigne la physique-chimie en classes préparatoires.